



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

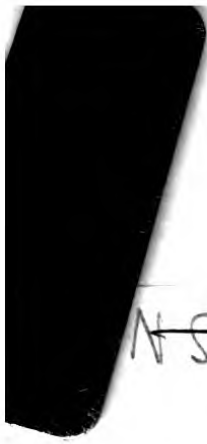
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



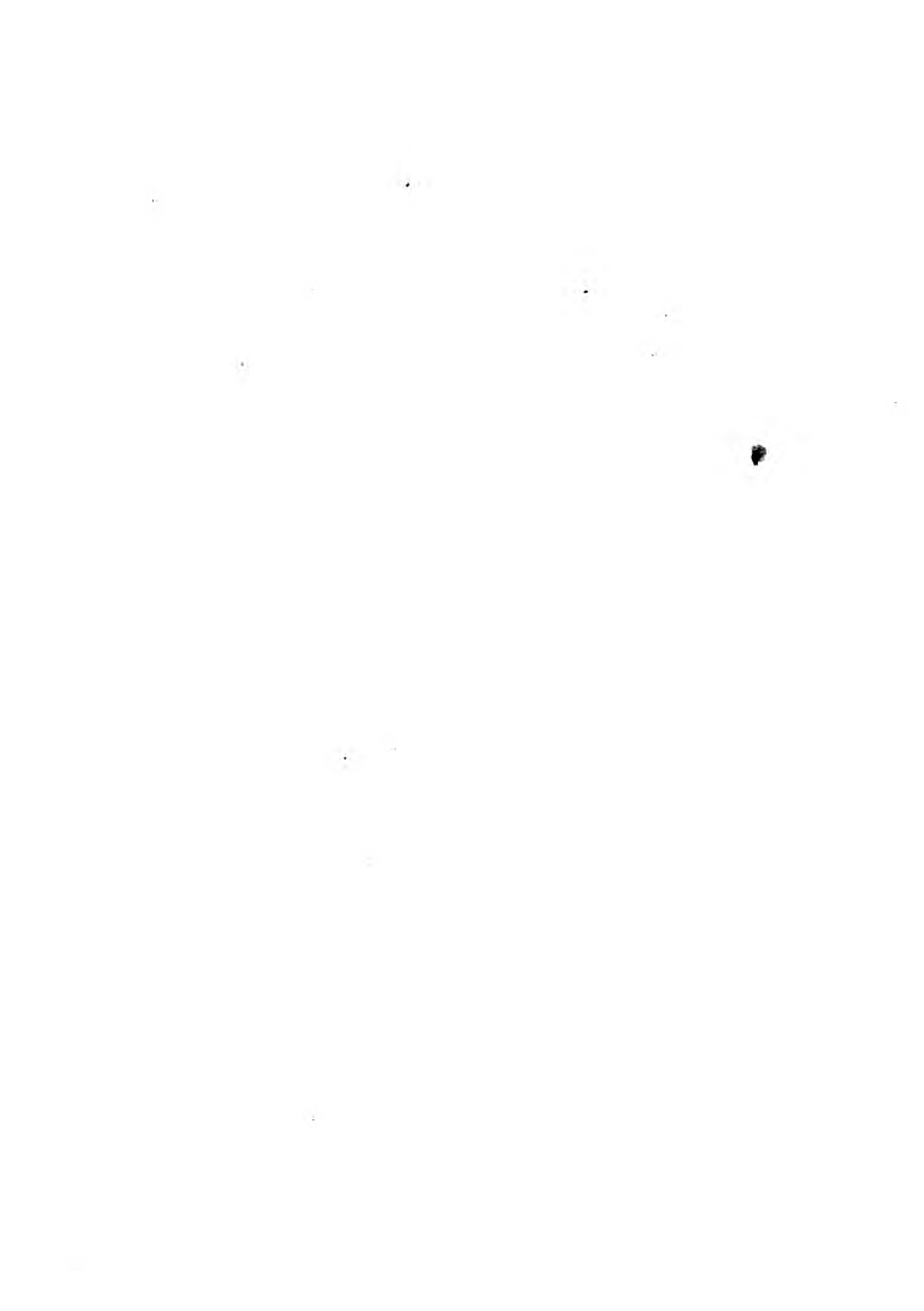


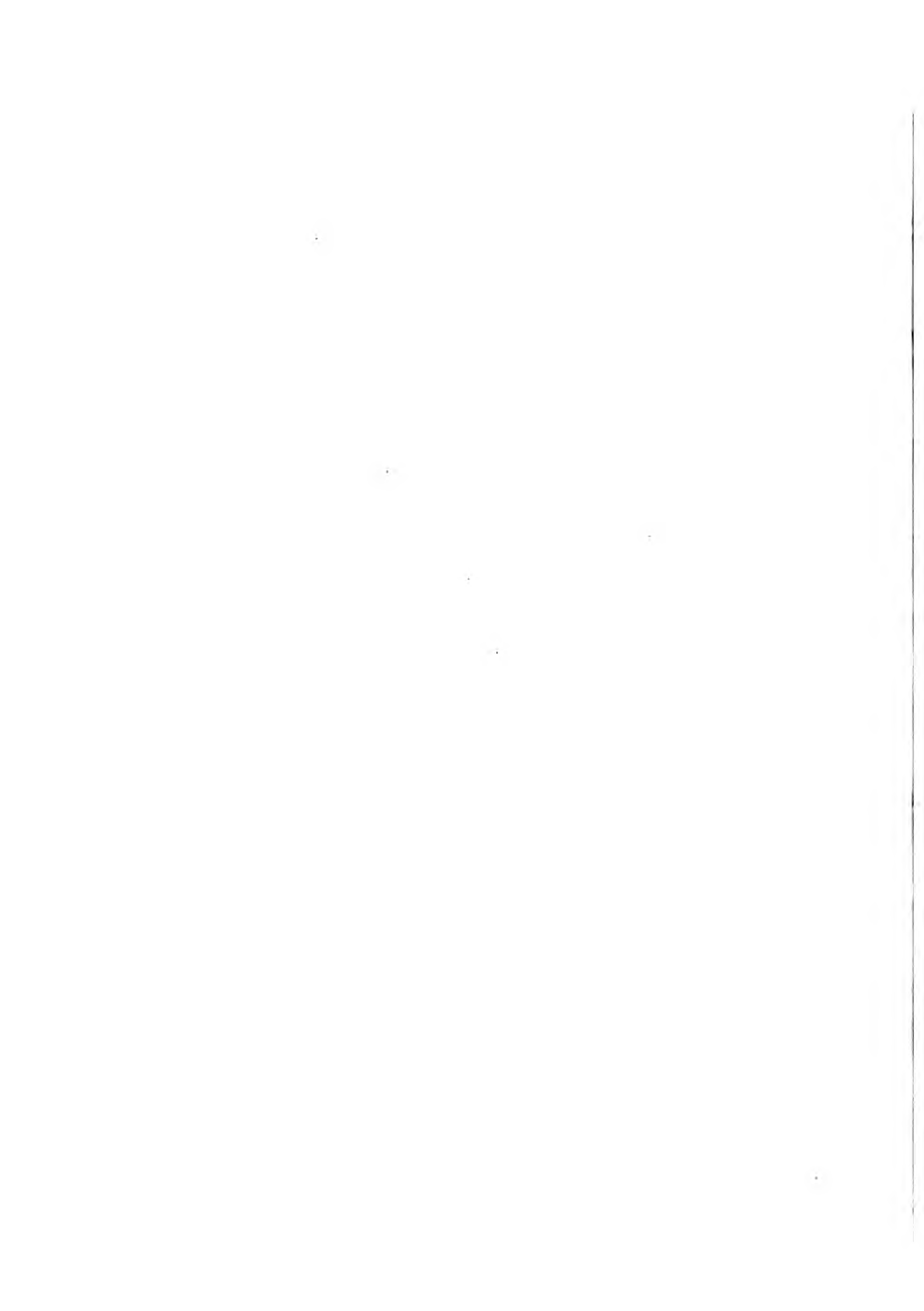
MS 6 h 29



1/K 1133 A.1













CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉ
A 275 EXEMPLAIRES SUR
VÉLIN, TOUS NUMÉROTÉS
ET A 24 EX. HORS COMMERCE
DONT 12 MARQUÉS H. C. ET
12 MARQUÉS *h. c.*

EXEMPLAIRE N°

128

Tous droits réservés.

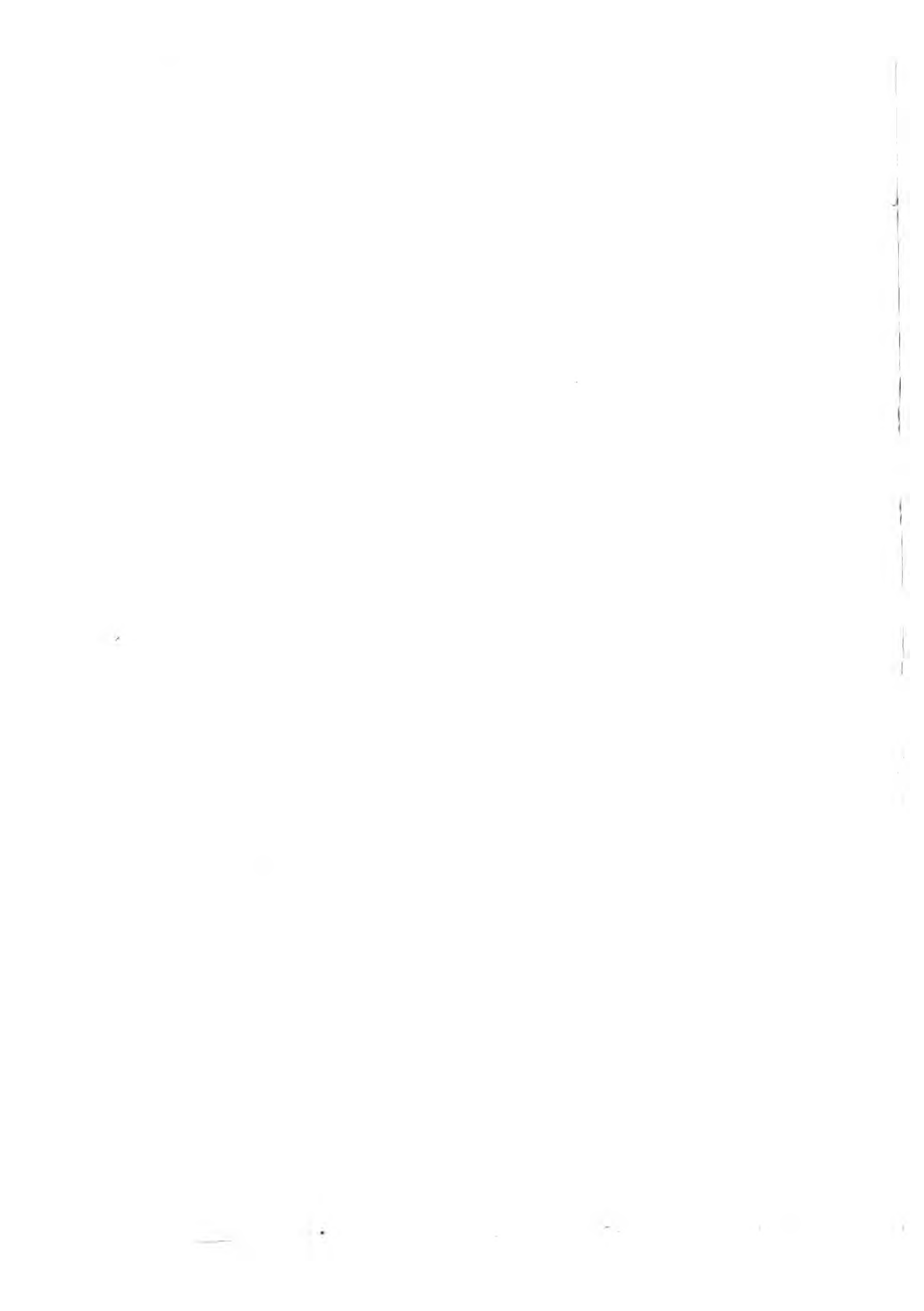
FACES ET PROFILS

SOUVENIRS SUR

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

JULES LAFORGUE

STÉPHANE MALLARMÉ



HENRI DE RÉGNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

FACES ET PROFILS

SOUVENIRS SUR

Villiers de l'Isle-Adam

Jules Laforgue

Stéphane Mallarmé

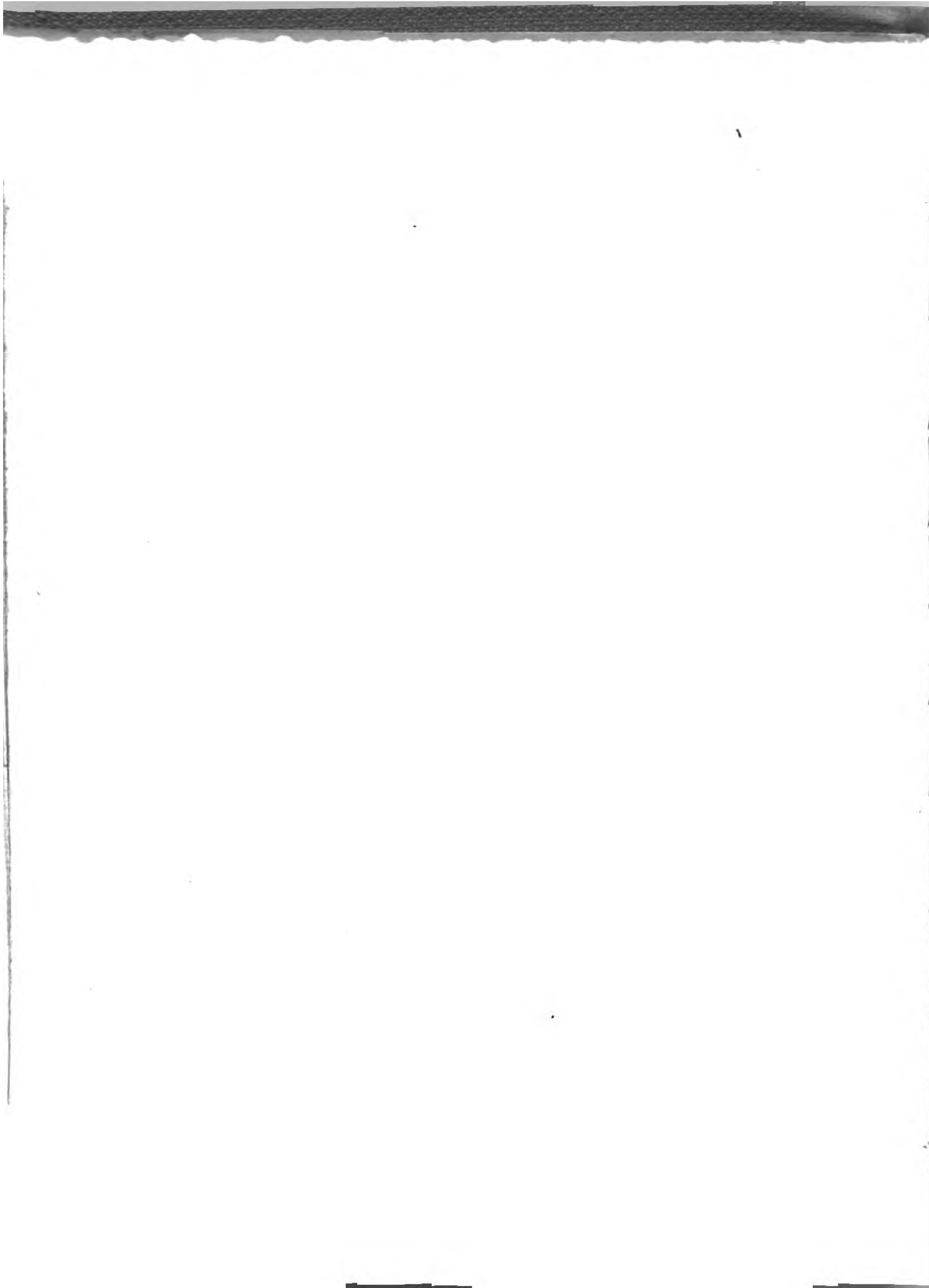



JACQUES BERNARD

« LA CENTAINE »

157, boulevard Saint-Germain, 157

PARIS-VI





VILLIERS DE L'ISLE-ADAM



CE fut le 18 août 1889, chez les Frères hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu, qu'expira, en sa cinquante et unième année, Jean-Marie-Mathias-Philippe-Auguste, comte de Villiers de l'Isle-Adam. On sait qu'il revendiquait pour aïeul Jean de Villiers qui devint maréchal de France en 1435 et qu'il aimait à se dire le petit-neveu de Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, grand-maître de l'Ordre de Malte,

l'héroïque défenseur de Rhodes contre Soliman. De cette haute lignée, Villiers se réclamait non sans orgueil. Il avait dressé une généalogie qui le rattachait de bonne foi à cette antique maison, mais cette généalogie n'était pas très solidement établie. Un curieux article de M. Max Prinnet, paru en 1928 au *Mercur de France*, nous en expose les incertitudes qui nous permettent de croire plutôt que Villiers appartenait à une famille de la basoche parisienne dont un des membres, Jérôme de Villiers, avait, au milieu du dix-septième siècle, adjoint à son nom celui des seigneurs de l'Isle-Adam.

Quoi qu'il en fût, Villiers puisa dans sa croyance à une illustre origine des forces spirituelles en accord avec la noblesse de son génie. D'ailleurs les illusions étaient chez les

Villiers un apanage de famille. Le père de l'écrivain fut un singulier personnage, crédule à toutes les chimères, qui dissipa son bien et vendit pièce par pièce les terres qu'il possédait en Bretagne pour acheter des lopins où il était persuadé qu'il découvrirait des trésors enfouis. Ces opérations le conduisirent à la ruine et à Paris où il vécut de vagues affaires, de ces affaires qui, au dire de Mallarmé, « devaient lui rapporter des millions et dont il tirait un paquet de tabac. » Cet étrange père avait, paraît-il, pleine confiance dans les destinées de son fils et il les imaginait volontiers magnifiques. « Mathias, confiait-il à Mallarmé, une des dernières fois où ils se rencontrèrent, Mathias va épouser une archiduchesse et sa dame d'honneur a bien voulu accepter ma main. »

Hélas! Villiers n'épousa pas une archiduchesse et contracta, à son lit de mort, un humble mariage *in extremis*. Sa vie fut une dure lutte contre la misère, une glorieuse et sombre vie dont il portait la marque quand je le connus...

La première fois que je le vis, ce fut à un dîner qui réunissait, dans un restaurant du Palais-Royal, les collaborateurs et les amis d'une petite revue, *La Jeune France*, en 1886 ou 1887. *La Jeune France* avait publié le drame d'*Axël*, et Villiers honorait de sa présence ces « agapes » auxquelles m'avaient conduit Ephraïm Mikhaël et Pierre Quillard qui me nommèrent à lui. Villiers était de moyenne taille et d'apparence quelconque. Vêtu d'une redingote correcte, il ressemblait à un sous-chef de bureau ou à un avoué de

province. Son aspect et sa mise l'eussent fait passer inaperçu, mais son visage attirait irrésistiblement l'attention, un visage couleur de cendre, triangulaire, qu'amenuisait une pointe de barbe et que dominait un ample front couronné d'une chevelure grisonnante dont retombait vers la tempe une longue mèche que Villiers relevait fréquemment d'un geste de la main. En ce visage, vivaient d'étranges yeux de songe, des yeux d'une nuance indécise, qui semblaient ne pas voir la réalité, mais auxquels cependant rien n'échappait, car chez Villiers l'homme de rêve se doublait d'un observateur à l'ironie acérée et vindicative. Ce visionnaire était féroce clairvoyant, cet illuminé était retors et méfiant et il ne manquait pas, pour l'être, de bonnes raisons. Il n'avait pas eu, en effet, à se louer de la pla-

nité Terre, comme il disait, et on ne l'y reprendrait plus. Elle n'avait pas salué son passage avec les égards dus au génie.

Ce Villiers, dont ce soir-là je n'entendis même pas la voix, je le retrouvai par la suite, assez souvent, aux mardis de Mallarmé; il y faisait des apparitions intermittentes. Assis d'ordinaire au coin du petit canapé de rotin, il ne se mêlait pas à la conversation, car son arrivée l'interrompait... Il y substituait une sorte de monologue où il ne s'adressait à personne et qui était la continuation parlée de sa pensée, l'expression de son souci intérieur, de sa préoccupation présente. A l'écouter, on perdait la notion du temps; les heures passaient et on assistait dans une atmosphère de mystère et d'anxiété à ces débats d'un esprit en face de soi-même. Le plus souvent ces im-

provisations abordaient des questions de métaphysique ou des points d'exégèse. Souvent aussi, c'étaient des sujets de contes que Villiers « essayait » ainsi et il en guettait l'effet sur l'auditoire respectueusement attentif que nous lui composions. Un soir, je l'entendis lire un de ses plus beaux contes : *La torture par l'espérance*. Il lisait, d'une voix sourde et profonde, avec des intonations, des pauses soulignant des intentions et insistant sur certains mots pour les mettre en valeur. Lecture qui était aussi une mimique et pendant laquelle le geste de sa main chassait de son front la longue mèche grise qui retombait obstinément.

La « torture par l'espérance » combien de fois Villiers en avait-il dû endurer le supplice devant la ruine des illusions dont s'était

nourrie sa chimérique imagination! Illusions de la gloire, illusions de la richesse, ne les avait-il pas vues cruellement se dissiper? N'avait-il pas rêvé un destin autre que le sien, lui qui avait prétendu au trône de Grèce et qui avait pu croire que le siècle s'inclinerait devant son génie? Or, quel accueil le siècle avait-il fait à ce dernier des Chateaubriand? Certes son nom était connu et admiré d'une élite, mais les maigres gains de sa plume ne l'avaient pas préservé de la misère. N'avait-il pas envisagé « tout, jusqu'à mourir de faim »? N'avait-il pas dû, pour assurer sa subsistance, recourir à d'étranges métiers et à de bizarres stratagèmes? La légende disait qu'il avait été professeur de boxe et même que, chez un médecin aliéniste, il avait tenu l'emploi de « fou guéri » que l'on présentait à la clientèle

comme un encourageant exemple des heureux effets du traitement. N'avait-il pas cherché par l'entremise des agences matrimoniales la riche héritière qui redorerait son blason? On parlait d'un mystérieux voyage en Ecosse pour lequel l'agence l'avait pourvu d'une pelisse de fourrure et d'un dentier. Au retour, l'entreprise ayant échoué, on lui avait repris la pelisse, mais laissé le râtelier. Maintes autres histoires couraient sur son compte qui n'étaient, hélas! que le masque d'une triste vérité dont témoignaient le vieillissement précocce de son visage et l'usure prématurée de sa personne, sur lesquels le temps et la pauvreté avaient fait leur œuvre destructrice.

Cet aspect d'usure et de destruction n'avait cependant pas dû être toujours le sien. Villiers n'avait pas dû être toujours le mysté-

rieux et douloureux fantôme que nous entrevoyions assis à une table de la brasserie Pousset ou regagnant d'un pas fatigué son logis de la rue Fontaine. Ses amis avaient conservé le souvenir d'un autre Villiers, d'un Villiers tout illuminé d'un fulgurant éclat de jeunesse, marchant avec certitude à la conquête de la gloire. Dans les magnifiques pages où Mallarmé évoque l'héroïque et malencontreuse figure de Villiers de l'Isle-Adam, il rappelle la triomphale arrivée à Paris, du fond de sa Bretagne natale, de cet extraordinaire nouveau venu qui surgissait riche de rêves et fait pour les royautés de l'esprit, de cet annonciateur de chefs-d'œuvre qui allaient ajouter une couronne littéraire au nom historiquement illustre dont il avait signé ses livres de débutant. Au petit cercle d'écrivains qu'il

fréquenta alors, Villiers apparut dans un éclatant rayonnement d'avenir, Mallarmé l'atteste. José-Maria de Heredia m'a plus d'une fois confirmé l'impression produite par celui dont tous reconnaissent le prestige dominateur et que seul Catulle Mendès qualifiait sournoisement de « demi-génie », comme s'il eût prévu le tragique désastre que devait être, aux prises avec des circonstances néfastes et avec une fortune injurieuse, la vie de Jean-Marie-Mathias-Philippe-Auguste de Villiers de l'Isle-Adam.



JULES LAFORGUE

J'OUVRE parfois, souvent même, un petit volume modestement relié en toile bise et, quand j'en ai feuilleté quelques pages, il est rare que je ne le relise pas tout entier, car il contient les *Moralités légendaires* de Jules Laforgue, ces « moralités » que Mallarmé appelait « les Contes de Voltaire du symbolisme », et à juste titre, car, de même que *Candide*, *Zadig* ou la *Princesse de Babylone*,

les charmants chefs-d'œuvre qui ont pour titre *Hamlet ou les Suites de la piété filiale, Pan et la Syrinx, Persée et Andromède*, cachent sous la plus spirituelle fantaisie un sens philosophique qui s'allie à leur grâce et à leur ironie. Précieux petit volume que ces *Moralités légendaires* qui sont la fleur la plus finement nuancée de l'esprit de Jules Laforgue et le fruit savoureux de son œuvre, si prématurément interrompue par la mort, petit volume mélancolique d'avoir été posthume et qui nous offre, en frontispice, je crois bien, le seul portrait que nous ayons du poète des *Complaintes*, portrait dû à la pointe d'aquafortiste de son frère, Emile Laforgue.

Je l'ai sous les yeux, ce portrait. Il nous montre un aimable et doux visage un peu allongé et dont les joues ont encore les ron-

deurs de la jeunesse. Le front est beau, le regard franc et presque souriant; la bouche est bien dessinée et le menton a de la fermeté. La chevelure, pas très abondante, mais soignée, découvre une oreille bien faite. L'expression a on ne sait quoi de correct et de distingué. C'est l'image d'un jeune gentleman de lettres qu'on devine vêtu d'étoffes discrètes et de coupe anglaise, soucieux de bon ton et de bonnes manières, plus familier des bibliothèques et des musées que des cafés et des brasseries et qui va à travers la vie, prêt à en goûter les rêves et les réalités et à en accepter les avances avec une prudente circonspection.

Cette image de Jules Laforgue, je la confronte souvent dans ma mémoire au souvenir que m'a laissé de lui sa trop rare présence, car

je n'ai eu que deux fois la chance de le rencontrer. La première de ces deux rencontres eut lieu à un des mardis de Mallarmé. Je n'écris jamais ces simples mots « les mardis de Mallarmé » sans un sentiment d'émotion reconnaissante et ils s'illuminent sur ma page d'une prestigieuse lumière. Cette modeste salle à manger d'un modeste appartement de la rue de Rome, avec sa lampe à suspension, son dressoir chargé de faïences rustiques, sa table ronde sur laquelle reposait le bol en porcelaine de Chine pour le tabac, ses murs intimes, son étroite banquette de rotin, ses sièges de paille et son rocking-chair au balancement intermittent, cette étroite pièce, qu'emplissait la fumée des cigarettes et où nous écoutions en ses inflexions infiniment nuancées et ses ingénieuses et précises subtilités la parole enchanteresse

de notre maître bien-aimé, ce lieu, sans autre luxe que celui, immatériel, d'une atmosphère de poésie, fut pour notre jeunesse un lieu magique, un lieu de rencontres merveilleuses.

L'Enchanteur, en effet, de par sa divine puissance, d'un signe de son geste, d'un mot de sa voix, y convoquait maintes ombres illustres et chères. Elles accouraient à l'appel de Mallarmé, car elles reconnaissaient en lui l'un des leurs. Elles tenaient pour leur égal ce miraculeux vivant qui avait tenté, à soi seul, de réinventer la Poésie et qui, au nom de son singulier génie, les conviait à un entretien fraternel. Avec quel respect accueillait-on ces visiteurs qui assistaient, invisibles, à l'entretien dont ils étaient le sujet! Tantôt c'était un Shakespeare qui fournissait à Mallarmé quelque commentaire révélateur, tantôt c'était

un Wagner qui lui suggérait de vastes possibilités et lui servait de point d'appui pour de magnifiques visées à une fusion synthétique de tous les arts. Nous croyions alors voir briller la lance sacrée de Parsifal ou flotter la noire plume de la toque d'Hamlet. Souvent, c'était Edgar Poe qui apparaissait parmi nous ironique et taciturne, avec son aigu regard de visionnaire et de calculateur, avec sa mélancolie désespérée et sa hautaine sérénité, Edgar Poe, échappé des ruines de la maison Usher et portant sur son épaule un corbeau qui tenait en son bec un scarabée d'or. Souvent aussi survenait Baudelaire, tour à tour songeur ou sarcastique, mystificateur ou mystique. Il s'asseyait silencieusement et il nous semblait que son silence nous parlait par la bouche qui se faisait l'interprète de son génie.

A ces hôtes de l'au-delà dont Mallarmé convoquait la présence et qu'il savait nous rendre merveilleusement présents, se mêlaient des visiteurs plus familiers. Parmi eux je revois Villiers de l'Isle-Adam, venu tout hagard du fond de ses songes et pareil au fantôme de son génie, Villiers dont le romantisme sublime s'aiguissait d'ironie féroce, et qui, dans un soliloque intermittent, au gré de quelque conte cruel, poursuivait à haute voix son insaisissable chimère intérieure. J'y revois aussi Verlaine, faunesque et bigot, sa face camuse à barbe clairsemée, ses yeux de Mongol baptisé aux eaux du fleuve Amour, Verlaine déroulant son cache-nez de lainage et étalant sa jambe lourde le long de son bâton de route. Parfois arrivait de Londres le soudain Whistler, avec sa mèche blanche dans sa noire che-

velure bouclée, le monocle à l'œil, Whistler au rire impitoyable et aux mots cinglants, encore tout frémissant de polémiques et dardant son regard diabolique sur le taciturne Odilon Redon, tout en criblant de ses épigrammes l'un ou l'autre de ses confrères londoniens. Et, à côté de ces visiteurs de marque, je revois aussi maints jeunes visages attentifs, ceux des « mardistes » ordinaires de ces beaux mardis mallarméens de la rue de Rome.

Ce fut parmi eux qu'un soir je me trouvais en face de Jules Laforgue. Il était assis, si je me souviens bien, dans le rocking-chair et j'eus le loisir de le considérer. Il était plutôt de petite taille, mais bien pris, de figure agréable et sympathique, avec de la gentillesse et de la timidité. Il répondait avec aisance et finesse aux propos de Mallarmé, mais j'ai ou-

blié quel était le sujet précis de la conversation à laquelle je ne me mêlais certainement point, tout à la curiosité et à l'intérêt qu'excitaient en moi la présence et la vue de l'auteur des *Complaintes*, publiées récemment et que j'admirais fort. J'avais été séduit par l'originalité de ces petites compositions à la fois humoristiques et philosophiques, d'un vocabulaire un peu disparate, et d'une langue parfois cruellement néologique, mais dont les bizarreries amusantes laissaient place, par endroits, à une émouvante sincérité et à un pessimisme sincèrement désespéré que Laforgue avait sans doute rapporté de son séjour en Allemagne, l'Allemagne de Schopenhauer et des métaphysiques transcendantes, car il avait rempli à Berlin la fonction de lecteur français de la vieille impératrice Augusta.

Il y avait connu, ce jeune Français, d'esprit si français, les mélancolies de l'exil, mais, dans cet exil, il avait merveilleusement cultivé son intelligence et aiguisé sa sensibilité. Que d'heures de solitude et de réflexion, que d'expériences sentimentales et sensuelles, que de recherches dans les bibliothèques, que de flâneries dans les musées! Quel fructueux apprentissage pour cet amateur de peinture et de dessin qui avait déjà collaboré plus d'une fois à la *Gazette des Beaux-Arts*, pour cet amoureux des estampes japonaises et des eaux-fortes modernes!.. Que de matériaux il avait accumulés pour son œuvre future! Poésie, roman, conte, critique, il était en mesure d'y marquer partout sa place, et quelle place, car la nature l'avait doué d'un charmant génie! Déjà, sans doute, en ce soir

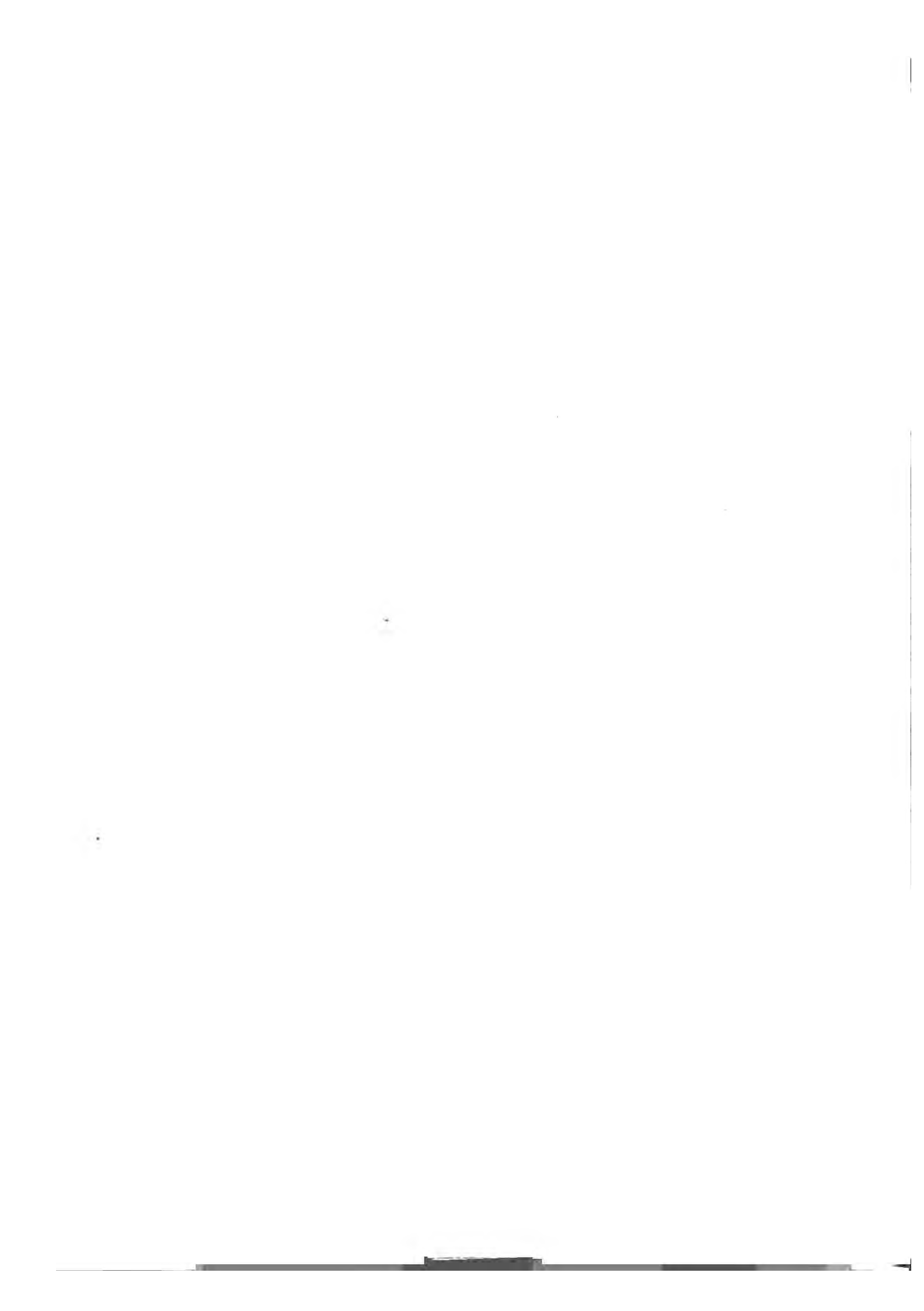
d'un mardi de l'année 1886, songeait-il aux strophes prochaines de son *Imitation de Notre-Dame la Lune*, aux pièces qui devaient former ses *Fleurs de bonne volonté*, aux délicieuses *Moralités légendaires* qui allaient être son chef-d'œuvre, mais, hélas! un chef-d'œuvre sans lendemain, car si la nature avait doué de génie Jules Laforgue, elle l'avait doté de trop délicats poumons, et bientôt allait commencer la lutte héroïque et vaine qu'il mena contre un mal implacable en des conditions de vie plus que difficiles, cette lutte dont nous suivons jour par jour les humbles et douloureuses péripéties dans les *Lettres* où il les retrace avec un si émouvant courage, lutte qui aboutit à la catastrophe du 20 août 1887...

Ce fut durant l'hiver de cette année 1887 que je rencontrai pour la seconde et dernière

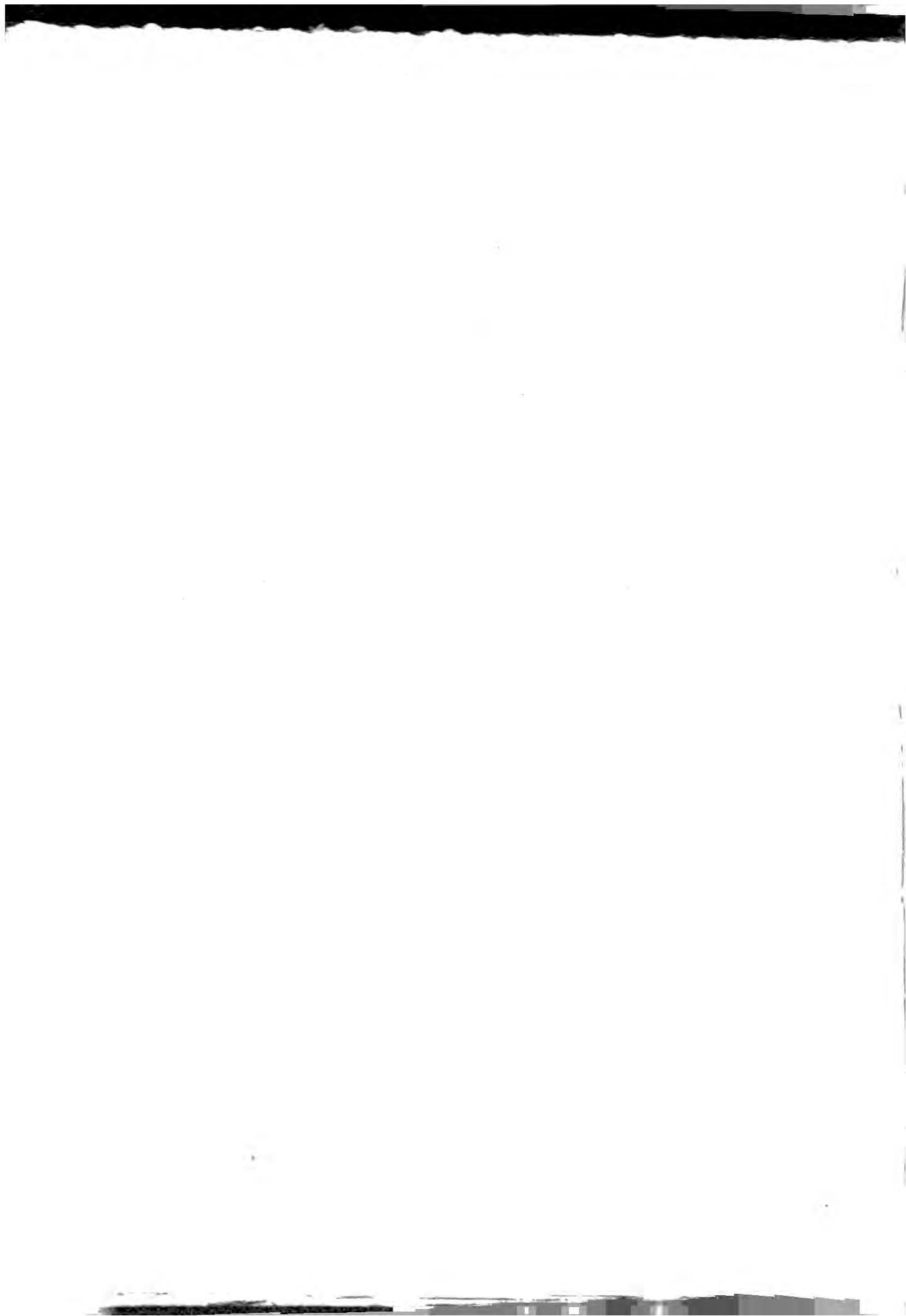
fois Jules Laforgue. Je trouve dans un vieux carnet de notes quelques lignes rapportant cette rencontre. Les voici :

« J'étais hier chez B. C. quand il a reçu la visite de Jules Laforgue, du « petit Laforgue » comme il dit avec condescendance. Je n'avais pas revu Laforgue depuis le soir où je l'avais rencontré chez Mallarmé. Il me parut maigri, avec un air d'extrême lassitude. C'est que la vie lui est de plus en plus difficile, depuis qu'il est marié, malgré l'aide de fidèles amitiés, celles de Paul Bourget, de Charles Ephrussi, malgré la camaraderie dévouée de Gustave Kahn. En entrant, il s'est laissé tomber sur un fauteuil... Il est venu demander à B. C. s'il consentirait à traduire en anglais des articles pour des journaux d'outre-mer et lui exposait les conditions matérielles de cette collabora-

tion. Tout en fumant sa grosse pipe, B. C. lui expliquait que, heureusement, lui, n'avait pas besoin de gagner sa vie et que ces petits gains ne l'intéressaient pas. Laforgue écoutait, la tête inclinée, si fatigué, et parfois il toussait... »



MALLARMÉ ET LES PEINTRES



MALLARMÉ aimait beaucoup la peinture, mais j'ai le sentiment que la peinture datait pour lui de Manet. Je crois ne l'avoir jamais entendu, en ses conversations, nommer aucun des grands noms de l'art pictural, pas plus celui de Rembrandt ou de Michel-Ange, que celui de Velasquez ou de Watteau. Je ne me souviens pas non plus qu'il ait jamais devant

moi fait allusion à l'un ou l'autre des grands chefs-d'œuvre de la peinture ancienne ou même pré-contemporaine. Je me demande même si la Joconde lui avait jamais souri, car jamais il ne laissa supposer qu'il lui eût rendu visite et qu'il eût franchi les portes du Musée du Louvre. Ce manque complet d'intérêt et de curiosité pour l'art de peindre tel qu'il existait avant l'Impressionnisme venait sans doute de ce que cet art, en ses manifestations antérieures et en ses œuvres les plus renommées, n'apportait aucun appui et aucun aliment à ses méditations esthétiques. La Peinture était pour lui muette, tandis qu'il était infiniment sensible aux voix révélatrices de la Musique qui provoquaient et nourrissaient sa rêverie et stimulaient son activité spirituelle.

Quand je dis que Mallarmé aimait la peinture, il faut donc entendre qu'il aimait une certaine peinture ou plutôt certains peintres et, entre tous et au-dessus de tous, Edouard Manet par qui il fut introduit dans le groupe impressionniste où il se créa de vives amitiés. J'ignore comment il fit la connaissance de Manet et comment il devint un de ses admirateurs et un de ses familiers. Qu'il admirât Manet en tant que peintre, cela va de soi ! Mallarmé, homme d'un goût exquis, esprit ingénieusement compréhensif, ne pouvait être indifférent aux magnifiques dons picturaux de Manet, à sa magistrale virtuosité, mais il était aussi attiré vers lui par ses audaces de novateur et par sa situation d'incompris. On sait combien fut âprement contesté et haineusement combattu ce grand artiste qui, tout en

continuant une tradition, inventait un jeu nouveau des couleurs et des lignes. Manet encourut l'hostilité goguenarde de la critique et l'animosité rageuse du public. Cet état de « bête curieuse » et de « phénomène », il en souffrit sans doute, mais il le supporta avec élégance et courage. Il ne perdit jamais, devant l'insulte et la blague, sa haute et fine dignité d'artiste et il fut pour Mallarmé un exemple d'obstination en la foi à une œuvre. Or, le « cas » de Manet se rapprochait de celui de Mallarmé qui, lui aussi, avait à subir les incompréhensions et les railleries que lui valaient la singularité, l'hermétisme et l'obscurité de ses poèmes. Sa destinée était parallèle à celle de Manet, et l'attitude de Manet lui était un encouragement fraternel.

Si Mallarmé était, en Manet, sensible au

génie de l'artiste, il ne l'était pas moins au charme de l'homme. Mallarmé goûtait l'esprit de ce Parisien de Paris, la distinction de ses manières, la bonne grâce de son accueil. Aussi l'atelier du peintre devint-il un des refuges du poète contre les ennuis de la vie et les monotonies du métier. Ses heures de cours et de leçons passées, Mallarmé allait se purifier de l'atmosphère grisâtre du collège, où il professait sans conviction l'anglais, dans un milieu réconfortant de camaraderie cordiale, avant de rentrer dans la solitude tourmentée de sa pensée. Sa journée de travail finie, palette et pinceaux remisés, Manet accueillait volontiers les visiteurs. Mallarmé en était un, assidu et presque quotidien. De l'atelier de la rue de Saint-Pétersbourg et du peintre d'Olympia Mallarmé avait gardé un souvenir précieux et

le nom de Manet revenait souvent dans ses conversations. Je l'ai toujours entendu parler de Manet avec une profonde admiration et une tendre amitié. De cette amitié nous avons une preuve par le portrait que peignit Manet du poète d'*Hérodiade*. J'ai vu aussi chez Mallarmé un petit pastel représentant Hamlet dans la scène du cimetière.

Ce fut chez Manet que Mallarmé rencontra une des plus vives et des plus constantes affections de sa vie en la personne de Berthe Morisot qui avait épousé, comme l'on sait, Eugène Manet, le frère d'Edouard. Grande et mince, d'une extrême distinction de manières et d'esprit, artiste du talent le plus délicat et le plus nuancé, Berthe Morisot n'était plus, quand je la connus, l'étrange créature aux sombres cheveux dont Manet avait fixé les

traits dans son célèbre tableau *Le Balcon*. Sa chevelure avait blanchi, mais le visage avait conservé sa singularité énigmatique et sa fine régularité, son expression de mélancolie taciturne et sa sauvagerie farouche. Vêtue avec une simplicité recherchée, elle apparaissait hautaine et distante dans une sorte de réserve infiniment intimidante qu'elle ne rompait que par de rares paroles, mais sa froideur dégageait un certain charme auquel on ne pouvait rester indifférent. Ce charme, Mallarmé l'avait subi fortement et profondément et il était un des familiers de la maison de la rue de Villejust où habitaient M. et M^{me} Eugène Manet, lui, nerveux et fin; elle, telle que j'ai essayé de l'évoquer et telle que je la revois en pensée dans le salon-atelier où elle travaillait et recevait, salon qu'ornait un beau mobilier Empire,

où était suspendue au mur la grande toile de Manet, *Le Linge* et où grinçaient sur le luisant parquet les griffes prudentes du long et souple lévrier Laërte.

En ce milieu de silence discret et de sobre et solide élégance, Mallarmé se plaisait infiniment. En Eugène Manet, en Berthe Morisot, il retrouvait le vivant souvenir de Manet et il reportait sur eux une continuation d'amitié à laquelle s'ajoutait la respectueuse affection et la vive admiration que lui inspirait Berthe Morisot. Il aimait la faire connaître à ses amis et ce fut à quoi je dus d'être conduit par lui rue de Villejust. Souvent, il m'y donnait rendez-vous, le dimanche, à la fin de la journée. Il y arrivait, venant du concert, et sa présence animait délicieusement ce que ces réunions dominicales avaient d'un peu contraint et d'un

peu tendu et éclairait d'un sourire heureux le beau visage sévère et farouche, sous l'argent de la chevelure, ce visage que Manet avait peint en sa jeune beauté et qui en avait conservé la singulière et taciturne séduction...

Quelquefois le salon de Berthe Morisot s'ouvrait à une assemblée plus nombreuse et ce fut ainsi, le soir où, devant un public de choix, Mallarmé y répéta la conférence qu'il avait faite à Bruxelles sur Villiers de l'Isle-Adam. De par l'art de sa merveilleuse diction, Mallarmé dissipait les obscurités du texte et en extrayait le sens sans en enlever le mystère. Parlée, la phrase écrite devenait à la portée de l'auditeur et ne demandait pour être vraiment comprise rien de plus que de l'attention... J'étais, durant cette lecture, placé à côté de Degas qui manifestait sa mauvaise humeur

par des hochements de tête et des haussements d'épaule, car si Degas goûtait en Mallarmé l'homme, il n'appréciait guère l'écrivain et le poète, ce qui n'a rien d'étonnant puisque l'auteur favori de Degas était Brillat-Savarin. Il se faisait lire la *Physiologie du goût*, à moins qu'il n'y substituât les *Mille et une Nuits* dont les interminables histoires distrayaient sa misanthropie et son amertume.

Mallarmé n'ignorait pas les sentiments de Degas à son égard, mais il n'en admirait pas moins en Degas un grand peintre et un dessinateur infallible, aux boutades, aux sarcasmes et aux « mots cruels » de qui il souriait avec indulgence.

Cette mauvaise humeur bougonne qui lui faisait hausser les épaules à l'audition de la conférence de Mallarmé, Degas la portait en

certaines occasions à un point qui dépassait quelque peu la mesure. Mallarmé m'a raconté qu'il avait été chargé, un jour, de la part de son ami Roujon, alors secrétaire des Beaux-Arts, d'aller annoncer à Degas que le ministre se proposait de le nommer chevalier de la Légion d'honneur et d'obtenir son acquiescement à cette nomination. A cette nouvelle, Degas était entré dans une violente colère et avait formulé son refus en de tels termes que, me disait Mallarmé, « j'ai cru qu'il allait me battre ». Degas en voulut longtemps à Mallarmé de s'être prêté à cette démarche. Pour un peu, il lui eût répété la phrase qu'il adressa à un de ses jeunes confrères dont il croyait avoir à se plaindre : « Rien ne pouvait, Monsieur, plus aigrement nous désunir. »

Malgré son caractère irascible, Degas ne

cessa jamais de traiter affectueusement et respectueusement Berthe Morisot et demeura toujours un des « amis de la maison » qui en comptait un autre dans Renoir que je revois à un dîner rue de Villejust, sous la lumière des hauts candélabres qui éclairaient la table et qui révélaient le ravage de ses traits et la rigidité de ses gestes. La maladie commençait à atteindre ses mains déformées. Je me souviens de lui comme d'un homme simple et fin, disant nerveusement des choses justes, mais qui n'était vraiment lui-même que devant sa toile et le pinceau aux doigts. Quand Mallarmé publia chez l'éditeur Deman son volume *Pages*, ce fut à Renoir qu'il en demanda le frontispice, une eau-forte où une femme nue aux formes amples est debout en la jeunesse de sa chair. Renoir esquissa aussi, de Mallarmé, un très

mauvais portrait. Après Manet, c'est à Whistler que Mallarmé doit sa meilleure effigie. Je dirai tout à l'heure la rencontre du portraitiste et de son modèle.



Admirablement attentif aux savantes improvisations d'un Manet et aux scrupuleuses et fortes observations d'un Degas, charmé par les grâces colorées d'une Berthe Morisot et par la verve plantureuse d'un Renoir, Mallarmé n'était pas moins intéressé par la vaste analyse picturale, — terrestre et aérienne — réalisée magnifiquement par Claude Monet et par le groupe des paysagistes de l'impressionnisme, parmi lesquels Sisley et Pissaro. Il prenait un

vif plaisir à leurs représentations de la nature et y trouvait un repos d'esprit. Cette peinture uniquement préoccupée de valeurs, de tons, de plein air, de la reconstitution exacte du monde visible en ses heures et ses saisons, cette peinture sans intentions autres que d'être l'équivalent de ce qui est, et qui ne comporte d'autre sujet que la quantité d'espace dont elle nous offre sur la toile le spectacle transposé en son exactitude matérielle, cette peinture lui produisait un délassement analogue à celui qu'il goûtait, aux mois de vacances de Valvins, à voir couler la Seine entre ses rives ou à voir se masser à l'horizon les feuillages de la forêt de Fontainebleau. Le beau Claude Monet que j'ai vu longtemps suspendu aux murs de la petite salle à manger de la rue de Rome y faisait pénétrer la frai-

cheur de ses eaux, de ses herbages et de ses frondaisons et ajoutait à l'humble pièce un coin de ciel favorable à la rêverie du poète.

Je ne crois pas que Claude Monet, qui vivait loin de Paris, ait jamais paru aux soirées du mardi, mais son nom y était fréquemment prononcé. Mallarmé y louait dignement son prodigieux labeur et s'en émerveillait non moins que de son succès grandissant auprès d'un public qui l'avait longtemps dédaigné et qui allait « payer cher » ses dédains, car Mallarmé se rappelait le temps où quelques menues pièces d'or vous rendaient possesseur d'un de ces paysages qui déjà valaient cent fois plus que l'arbre, la meule, le rocher qu'ils représentaient.



Ce n'étaient ni des rochers ni des meules, ni des arbres que dessinait de ses noirs crayons ou de ses sombres fusains le silencieux visiteur qui parfois montrait aux mardis de la rue de Rome un front dégarni, une barbe grisonnante, un visage grave et une attitude effacée. A considérer Odilon Redon et son aspect de bourgeois tranquille et ordonné, se fût-on douté d'être en présence d'un singulier visionnaire qui, des régions ténébreuses de son esprit, évoquait tout un monde de cauchemar où les fantômes et les larves se mêlaient à d'étranges figures et à d'énigmatiques apparitions, où des êtres chimériques aux formes bizarres regardaient, en des paysages foudroyés, fuir des Pégases aux ailes brisées, où se convulsaient des hydres et des stryges. Ces crayons d'Odilon Redon étaient comme le Pan-

demonium du Symbolisme et Mallarmé aimait à les commenter, commentaires que Redon écoutait dans un ascétique silence.



A côté du silence de Redon, il me semble encore réentendre la grosse voix rauque de Gauguin. Entre deux de ses voyages à Tahiti, il vint plusieurs fois aux soirées du mardi. Il asseyait lourdement son corps massif. Le torse couvert d'un tricot de matelot, le visage rude, le teint boucané, les mains énormes, il donnait une impression de force et de brutalité et faisait contraste avec l'exquise civilité et l'extrême distinction physique de Mallarmé. Gauguin ressemblait à un capitaine de caboteur, Mallarmé à quelque commandant d'un fin voi-

lier de plaisance qui n'avait connu d'autres aventures que celles que l'on rencontre en montant ou en descendant la Seine, tandis que Gauguin avait longé les côtes lointaines que baignent les mers polynésiennes. Il est à remarquer que le « voyage » eut peu de place dans la vie de Mallarmé. Quelques traversées de la Manche, un tour en Suisse dans sa jeunesse, une pointe en Belgique en vue de conférences, et ce fut tout. A l'inverse de la plupart des poètes, il ne visita pas l'Italie et s'en tint à la Provence. Sa Rome fut Avignon dont le séjour lui fut allégé par ses relations avec les Félibres, avec Mistral, Roumanille et Aubanel, mais il n'en écoutait pas moins avec un vif intérêt les propos tahitiens de Gauguin.



De ses séjours en Angleterre, au temps où il s'y préparait au professorat, Mallarmé avait rapporté le goût des rocking-chairs et des feux de charbon et une connaissance de l'anglais qui le mit en rapports directs avec l'œuvre d'Edgar Poe à laquelle l'avaient déjà mené les traductions de Baudelaire, qu'il compléta par les siennes. Mallarmé avait contracté à Londres des sympathies auxquelles il était resté fidèle : le poète John Payne et le critique Ingram, et ce fut d'Angleterre que lui vint, en la personne de Whistler, une des plus vives amitiés des dernières années de sa vie. Il se produisit entre le poète et le peintre un véritable « coup de foudre » de cordialité et d'entente. Le point de départ en fut, je crois, la traduction que fit Mallarmé du *Ten o' clock* de Whistler, dont le texte en français parut dans

la *Revue Indépendante* d'Edouard Dujardin. Dès l'abord, Mallarmé subit le prestige de Whistler et fut touché comme par un sceptre de magicien par la badine d'ébène dont jouait élégamment ce grand dandy de la peinture. Tout chez Whistler motivait la curiosité et l'attrait qu'éprouvait pour lui Mallarmé : son art mystérieux et raisonné, plein de subtiles pratiques et de recettes compliquées, la singularité de sa personne, la nervosité intelligente de son visage, la mèche blanche qui se mêlait à sa noire chevelure, le monocle diabolique que retenait le froncement de son sourcil, son esprit prompt aux réparties cinglantes et aux répliques cruelles, cet esprit prompt et incisif qui était son arme de défense et d'attaque et qui lui avait permis de mener victorieusement la lutte qu'il avait soutenue contre

les méfiances du public et l'hostilité des critiques et des confrères. La destinée combative de Whistler rappelait à Mallarmé ce qu'avait été celle de son cher Manet, mais le peintre américain avait d'autres ressources de parade et d'autres moyens de riposte que l'artiste français. Sa verve caustique se rapprochait de celle d'un Degas.

Tel qu'il était, avec son mélange d'astuce et d'insolence, son génie calculateur et audacieux, son sens pratique joint au sens le plus raffiné de la beauté, la singularité de son aspect, Whistler avait vivement intéressé Mallarmé qui s'imaginait retrouver en lui quelque chose de son compatriote Edgar Poe. Whistler sentait très bien l'attrait qu'il exerçait sur Mallarmé et il mettait une certaine coquetterie à l'entretenir. Aussi ne manquait-il guère,

à chacun de ses séjours à Paris, de paraître à l'un ou l'autre des mardis où Mallarmé l'accueillait avec une joie amicale. En habit et cravate blanche, la badine d'ébène aux doigts, le monocle à l'œil, Whistler y donnait cours à ses railleries et à ses propos incisifs ponctués de son étrange rire moqueur et satanique, de son rire de combat qui éclatait haut et strident, au récit de quelque répartie dont il avait cloué quelque adversaire et qui figurait dans le livre où Whistler avait réuni ses meilleures et ses plus cinglantes répliques, le *Gentle Art of making enemies*, chacune signée du « papillon » dont Whistler estampillait aussi ses toiles comme d'un sceau cabalistique.

Ce fut après son mariage que Whistler vint s'installer à Paris. Il y avait un atelier rue

Notre-Dame-des-Champs, mais il avait fait son logis particulier d'un pavillon situé au n° 108 de la rue du Bac, au bout d'une longue allée. Une porte laquée d'un bleu paon donnait accès au vestibule du logis, où de fines nattes étaient étendues. On pénétrait de là dans un salon, très sobrement décoré. Un seul « whistler » y figurait, l'esquisse d'une Vénus au-dessus d'une haute cheminée où les bûches se consumaient dans une sorte de coquemar de cuivre. Sur le grand piano à queue, quelques eaux-fortes du Maître étaient négligemment jetées. A côté du salon se trouvait la salle à manger. Sur un dressoir s'alignaient des argenteries et sur des étagères un choix de belles porcelaines de Chine bleu et blanc. Du plafond pendait un lustre japonais simulant un filet dans lequel étaient prises des algues et des co-

quilles. C'était en ce décor à la fois très simple et très élégant que retentissait le rire démoniaque de Whistler et qu'étincelait le redoutable monocle, à moins que, l'été, la compagnie fût réunie au jardin qu'un mur séparait de celui des Missions Etrangères dont les ombrages continuaient les ramures du petit enclos d'où Whistler entendait, au delà du mur, les prières et les cantiques des Missionnaires qui semblaient vouloir exorciser sa diablerie.

Mallarmé, en riant, en donnait pour preuve que lorsqu'il posait pour l'admirable portrait en lithographie que fit de lui Whistler, ce dernier l'avait placé debout devant la cheminée du salon. On était en hiver et le feu y était ardent, si ardent que Mallarmé finissait par en sentir la cuisson, mais, chaque fois qu'il fai-


sait mine de s'éloigner du foyer, Whistler, tout en travaillant, lui faisait signe impérieusement de ne pas bouger, si bien que, la séance terminée, Mallarmé s'aperçut, en rentrant chez lui, qu'il portait aux mollets de véritables brûlures. Quand, plus tard, il le dit à Whistler, Whistler éclata de son rire le plus diaboliquement satanique, ce rire qu'il me semble entendre encore résonner au fond de mon souvenir, comme j'y entends la douce voix, mystérieusement précise, du poète, ami des peintres...

LES PORTRAITS DE MALLARMÉ

S i elle ne portait pas inscrits ces mots :
A J.-M. de Heredia, son ami, Stéphane Mallarmé, je ne reconnaîtrais certes pas, sur la petite photographie que j'ai devant les yeux, le poète d'*Hérodias*. Il y est représenté à mi-corps, assis et les mains croisées, dans une pose très simple. Le vêtement s'ouvre sur un gilet de même étoffe. Au col de la chemise se noue une cravate sans prétention. Le cou est

maigre, mais le visage est d'un ovale assez plein. La bouche, aux lèvres assez fortes, est ombragée d'une légère moustache. Le nez est fin, les yeux sont doux et tristes, et une expression de lassitude est répandue sur tout le visage, encadré d'une chevelure abondante, qui laisse découvert le noble front et cache une partie de l'oreille sous sa volute. C'est une charmante figure d'homme jeune et mélancolique, patient et rêveur. Elle émeut, attire et retient.

De quelle époque date ce portrait-carte tiré à Paris chez Thévenot, photographe, 21, rue Drouot, je ne saurais le préciser, mais il me semble que nous avons là un Mallarmé de peu après 1870 et même, plus probablement, d'avant 1870, le Mallarmé d'Avignon ou peut-être le Mallarmé de Tournon, mais pas encore



le Mallarmé peint par Manet. Sur la toile de Manet, les traits se sont accusés, la moustache est devenue plus fournie et plus épaisse, le corps s'est amaigri. Nous sommes en présence d'un être plus nerveux, déjà ravagé par la vie et le rêve. Mais le portrait de Manet fut-il jamais très ressemblant, et quelle déformation la vision du peintre fit-elle subir à son modèle? Quand j'ai connu Mallarmé en 1886, le Mallarmé vu par Manet ne rappelait que bien lointainement l'hôte délicieux de la rue de Rome. Lorsque je le regardais, ce portrait par Manet, pendu au mur de la salle à manger où Mallarmé recevait ses visiteurs du mardi, je ne pouvais me retenir de songer au « tour » qu'il m'avait joué, lui, ou plutôt sa reproduction, dans les *Poètes Maudits* de Verlaine, avant que j'eusse été introduit aux soirées du

mardi. Assidu aux concerts du dimanche, il m'arrivait souvent d'être assis auprès d'un auditeur qui ressemblait trait pour trait à l'effigie que Manet avait peinte de Mallarmé et, trompé par cette ressemblance, j'étais persuadé qu'un hasard merveilleux me donnait pour voisin le poète que j'admirais. Ah! ce Mallarmé imaginaire, avec quelle curiosité, avec quel respect je le regardais à la dérobée! Que j'eusse désiré oser lui parler, lui dire ma ferveur de jeune rimeur, mais j'en étais empêché par ma timidité, et, à la sortie du concert, je me contentais de le suivre dans la rue pour l'apercevoir un moment encore!

Ce ne fut pas lui que je retrouvai, le premier soir où, autorisé par une lettre bienveillante du maître, je me trouvai en présence du vrai Mallarmé. Une dizaine d'années avaient

passé depuis l'époque où il posait dans l'atelier de Manet et le temps avait fait son œuvre. A la forte moustache s'était ajoutée une barbe finement taillée en pointe, une barbe grisonnante comme la chevelure qui poussait druement au-dessus d'un front solide et pur. Les oreilles découvertes laissaient voir leur forme curieuse et singulièrement allongée. Sous des sourcils touffus et presque broussailleux, l'œil avait conservé sa douceur, mais on y lisait la fatigue des longues recherches et des persistantes insomnies. Sur le noble et beau visage, l'âge avait çà et là promené sa griffe. L'expression de bonté en était parfois malicieuse, d'une malice qu'éclairait la grâce d'un sourire. Avec son veston de gros drap, sur lequel flottait une lavallière d'étoffe noire, avec ses gestes rares et précis, Mallarmé donnait une

saisissante impression de dignité, de politesse, d'élégance, impression que complétait le timbre harmonieux de sa voix à la fois persuasive et méticuleuse, aux inflexions sinueuses et musicales. Il y avait entre ce qu'il disait et ce qu'il était un accord mystérieux, on ne pouvait pas l'imaginer autre.

Le Mallarmé de ce temps-là, je le retrouve dans une excellente petite photographie de Nadar, et aussi dans celles de la galerie photographique intitulée : *Nos contemporains chez eux*. Dans l'une, il est représenté assis dans le rocking-chair dont il aimait le balancement régulier. Au-dessus de lui, on distingue le bas du cadre qui contenait son portrait par Manet, et un coin de la toile. Dans l'autre, il est également assis, mais dans le beau vieux fauteuil de bois sculpté de sa chambre à coucher qui

lui servait aussi de cabinet de travail. A côté de lui, sur la tablette de la cheminée, est posé un meuble de laque ancien à nombreux tiroirs, dont la partie centrale, formant armoire, laisse voir, entr'ouverte, un portrait de Baudelaire et un dessin d'après Théodore de Banville. Dans la main droite, Mallarmé tient une feuille de ce « vierge papier que sa blancheur défend ». Nulle trace d'écriture, en effet, sur ce feuillet symbolique où le poète, par un geste prophétique, semble annoncer « l'absence » du grand œuvre de sa vie, de ce grand œuvre dont il rêva la merveilleuse chimère et dont il eut la géniale et vaine prévision.

En sus de ces documents iconographiques, j'en possède un autre moins connu et bien curieux qui m'a été donné par le poète Auguste Dorchain. C'est une grande photogra-

phie qui nous montre Stéphane Mallarmé chez son amie Méry Laurent. Nous sommes dans le salon, où je suis venu plusieurs fois, de l'appartement que Méry Laurent occupait au 52, je crois, de la rue de Rome, et où Mallarmé la visitait chaque jour, salon encombré de meubles, de draperies, de bibelots, décoré à la mode de l'époque. Au mur, de nombreux tableaux, dont une esquisse de Manet pour « l'Exécution de Maximilien ». Au centre de la pièce, au clavier d'un piano à queue, et assise, Méry Laurent. Elle porte une robe d'intérieur blanche, rang de perles au cou, et elle se tourne vers un monsieur à califourchon sur une chaise, les bras croisés sur le dossier. Ce monsieur, c'est le peintre Henri Gervex. Auprès de lui, Mallarmé, debout, se penche comme pour regarder la partition placée sur

le porte-musique. Il me semble l'entendre, tenant à la maîtresse de la maison quelqu'un de ces propos charmants où sa galanterie et son amitié se mettaient en souriant à la portée de l'interlocutrice, de cette Méry qu'il avait connue chez Manet et dont il était devenu le plus attentif des sigisbées.

De même qu'il m'avait conduit chez Méry Laurent, Mallarmé me mena chez Whistler, qui recevait, le dimanche, quelques amis et quelques visiteurs. Whistler avait loué, au 108 de la rue du Bac, au bout d'une longue allée, un pavillon tranquille auquel attenait un bout de jardin où, l'été, l'on se réunissait. Whistler, coiffé d'un canotier de paille noir, le monocle à l'œil, abondait en propos sarcastiques qu'il ponctuait de son rire singulier.

Mallarmé admirait en Whistler aussi bien

l'homme que l'artiste, et ce fut avec plaisir qu'il posa pour les crayons whistleriens. De ces poses résulta un portrait en lithographie, qui figure en frontispice au volume que Mallarmé intitula *Vers et Prose*. Il n'y a pas, du poète d'*Hérodiade*, plus noble effigie. Renoir dans une esquisse peinte, Gauguin dans une eau-forte tentèrent de fixer ses traits, mais ni la pointe de l'un ni le pinceau de l'autre n'y réussit. L'objectif de Nadar fut plus heureux, ainsi qu'en témoigne la belle photographie où Mallarmé est représenté écrivant à sa table et les épaules couvertes d'un plaid.





Je regarde souvent ces diverses images de mon maître bien-aimé, et devant celle de Mallarmé « jeune » je me rappelle les rares allusions que j'entendis Mallarmé faire à ses années de jeunesse. J'en rapporte ici une que Goncourt a consignée dans son journal, assez inexactement, si je m'en souviens bien. Je la reproduis d'après une note prise sur le moment. La voici : « Mallarmé m'a parlé de la pension où il a été élevé, une pension très aristocratique, très nobiliaire. On y était volontiers Talleyrand-Périgord ou Clermont-Tonnerre. Aussi, à son entrée et à son nom bourgeois de Mallarmé, fut-il accueilli par des bourrades et des raclées. Il eut alors l'idée de dire qu'il s'appelait le marquis de Boulainvilliers

(son père avait à Passy une propriété de ce nom). On le désignait donc dorénavant ainsi et c'était sous ce sobriquet qu'il était appelé au parloir.

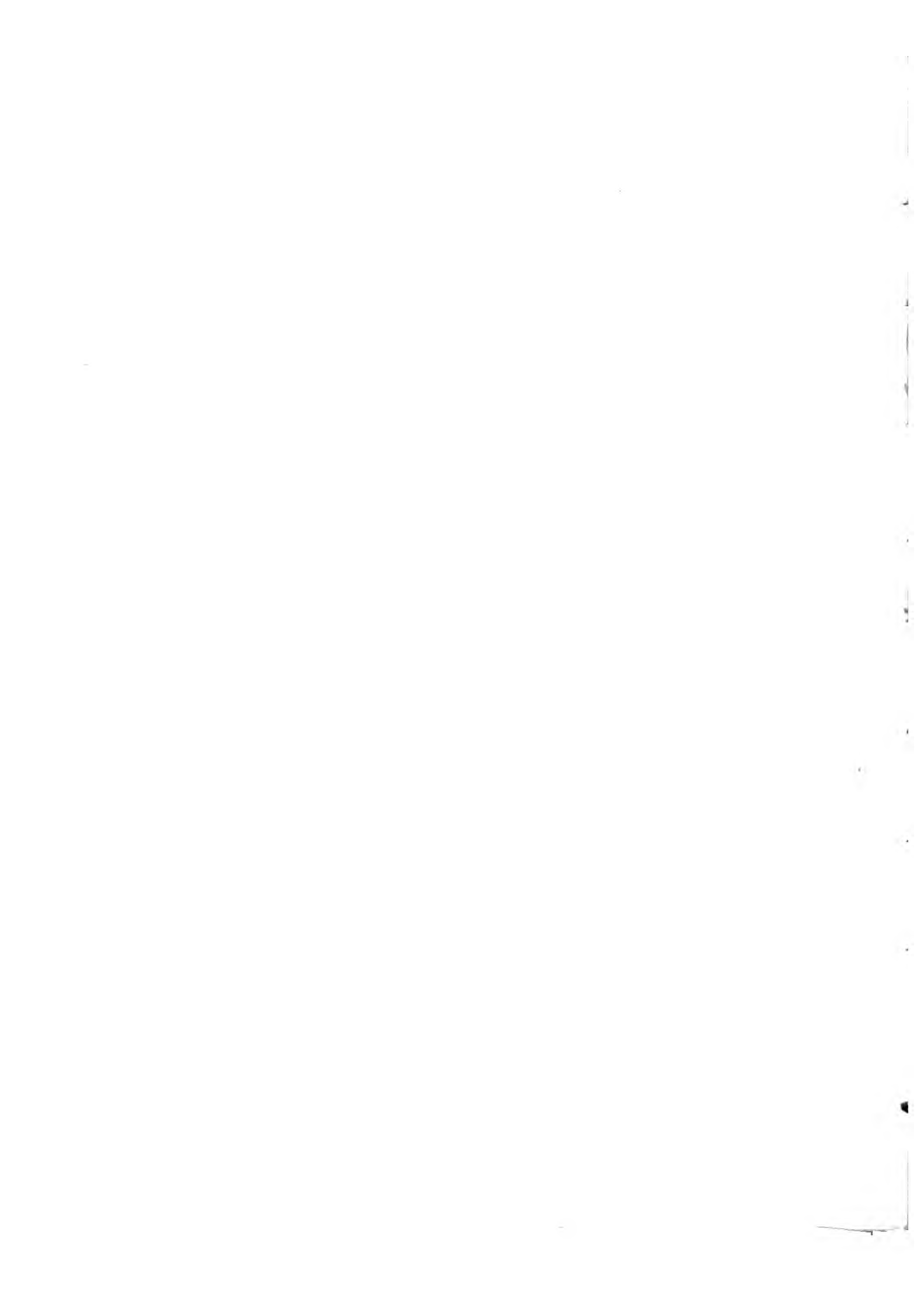
« Pour avertir les enfants qui jouaient au jardin de la visite de leurs parents, on criait leur nom dans une sorte de cornet qui servait de porte-voix. A l'appel, Mallarmé tardait le plus possible à répondre, pour que sa vieille tante qui le demandait ne l'identifiât pas avec ce marquis de Boulainvilliers que réclamait la trompe. C'était cette tante, vieille demoiselle férue de noblesse, qui l'avait fait placer dans ce pensionnat. Elle avait longtemps vécu chez un vieux parent à elle, un M. de la Roche-Aymon, et elle retrouvait au parloir beaucoup de ses connaissances du « Faubourg », dont la mort du vieux gentilhomme l'avait

éloignée. Elle faisait son salon de ce parloir et y passait de longues heures. »

A côté de cette note, j'en retrouve une autre : « Il se revoit en 1847, sa mère morte au retour d'un voyage d'Italie, mort qui le laissa assez indifférent, à cause de son âge. Quelques jours après l'événement, sa grand'mère l'appela au salon où elle recevait une visite, et comme cette personne parlait du malheur survenu, l'enfant, embarrassé de son manque de douleur qui ne lui donnait pas la contenance due, prenait le parti de se rouler sur le tapis en agitant ses longs cheveux qui lui battaient les tempes. »



TABLE DES MATIÈRES



VILLIERS DE L'ISLE-ADAM	11
JULES LAFORGUE	25
MALLARMÉ ET LES PEINTRES	41
LES PORTRAITS DE MALLARMÉ	69

ACHEVE D'IMPRIMER

le deux mai mil neuf cent trente et un

PAR

MARC TEXIER

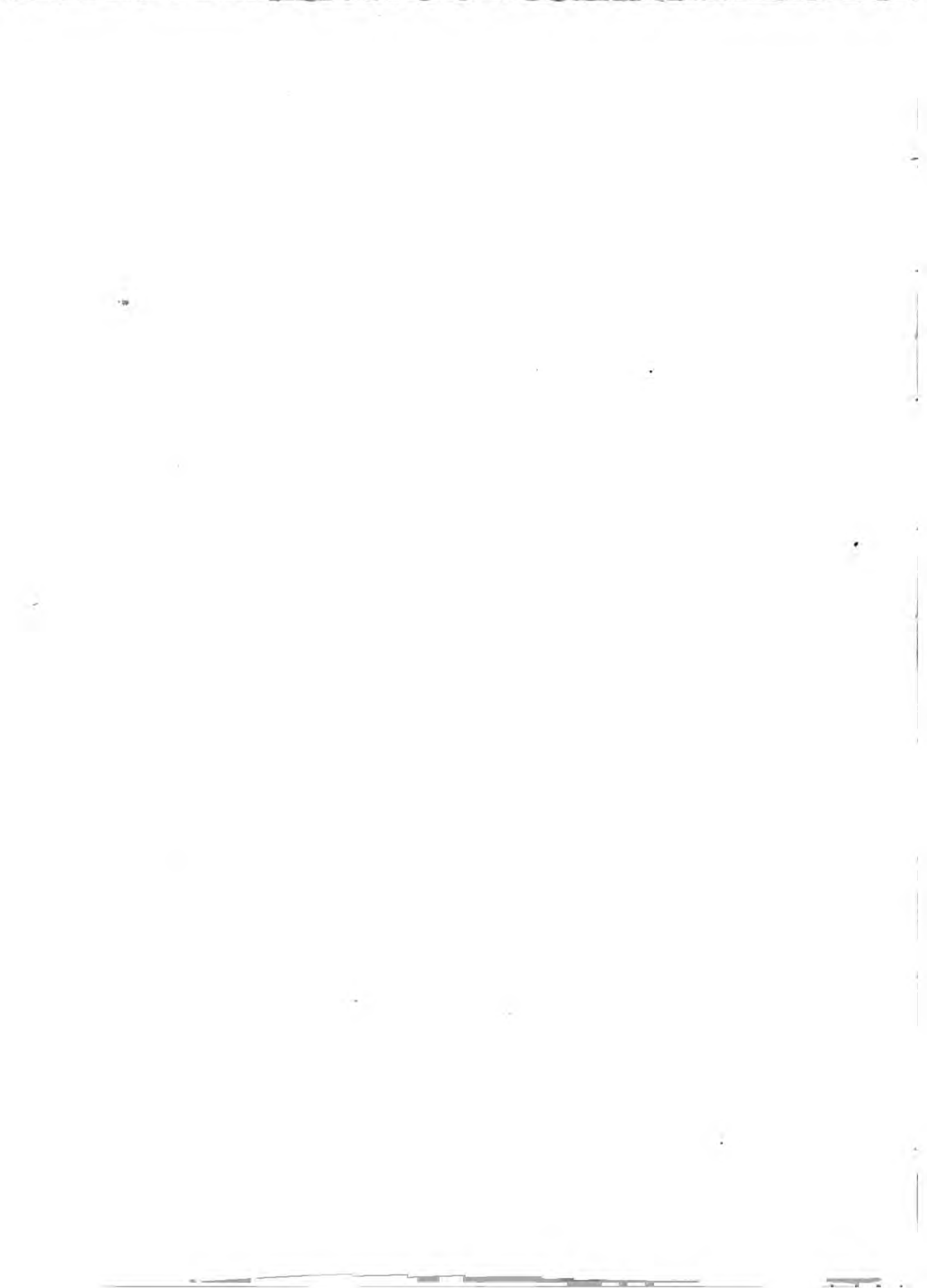
A POITIERS

pour

« LA CENTAINE »

JACQUES BERNARD

A PARIS



OUVRAGES
DU MEME AUTEUR
aux Editions du MERCVRE DE FRANCE

Poésie

PREMIERS POÈMES	1 vol.
POÈMES	1 vol.
LES JEUX RUSTIQUES ET DIVINS	1 vol.
LES MÉDAILLES D'ARGILE	1 vol.
LA CITÉ DES EAUX	1 vol.
LA SANDALE AILÉE	1 vol.
LE MIROIR DES HEURES	1 vol.
1914-1916	1 vol.
VESTIGIA FLAMMÆ	1 vol.
FLAMMA TENAX	1 vol.

Roman

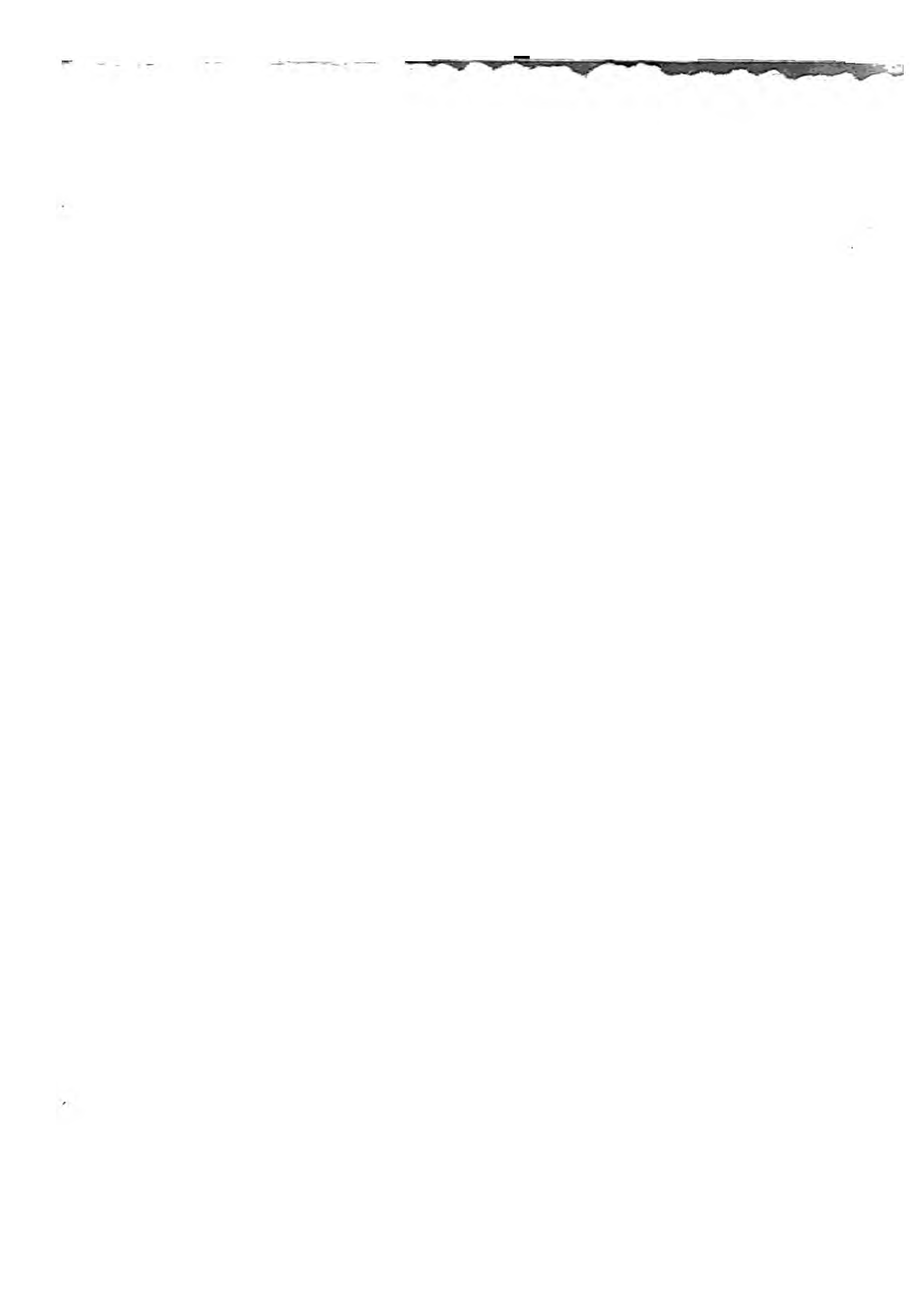
LA CANNE DE JASPE	1 vol.
LA DOUBLE MAITRESSE	1 vol.
LES AMANTS SINGULIERS	1 vol.
LE BON PLAISIR	1 vol.
LE MARIAGE DE MINUIT	1 vol.
LES VACANCES D'UN JEUNE HOMME SAGE	1 vol.
LES RENCONTRES DE M. DE BRÉOT	1 vol.
LE PASSÉ VIVANT	1 vol.
LA PEUR DE L'AMOUR	1 vol.
COULEUR DU TEMPS	1 vol.
LA FLAMBÉE	1 vol.
L'AMPHISBÈNE	1 vol.
LE PLATEAU DE LAQUE	1 vol.
ROMAINE MIRMAULT	1 vol.
L'ILLUSION HÉROÏQUE DE TITO BASSI	1 vol.
HISTOIRES INCERTAINNES	1 vol.
LA PÊCHERESSE	1 vol.
LES BONHEURS PERDUS	1 vol.
L'ESCAPADE	1 vol.
LE VOYAGE D'AMOUR OU L'INITIATION VÉNITIENNE	1 vol.

Théâtre

LES SCRUPULES DE SGANARELLE 1 vol

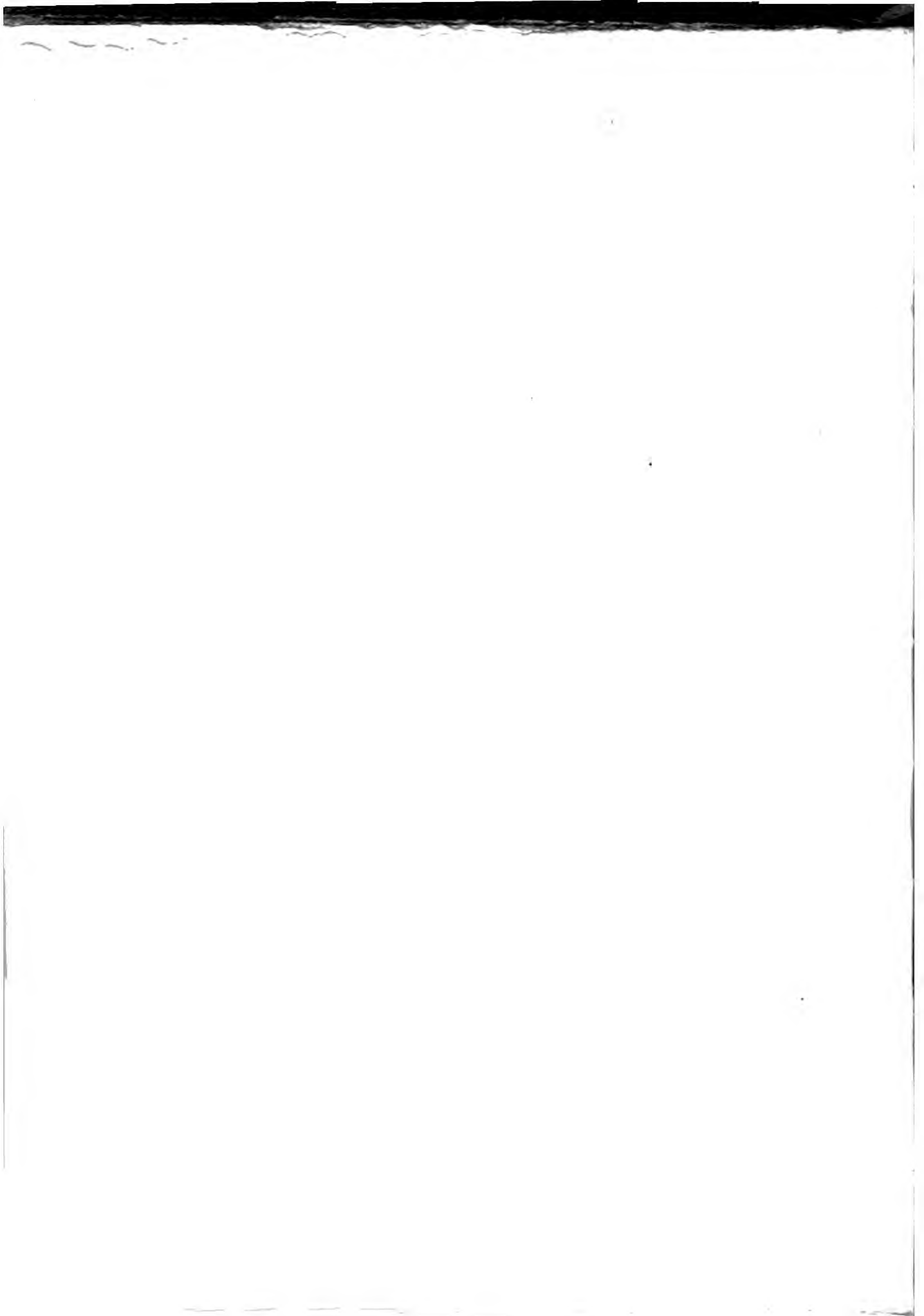
Littérature

FIGURES ET CARACTÈRES 1 vol.
SUJETS ET PAYSAGES 1 vol.
PORTRAITS ET SOUVENIRS 1 vol.
ESQUISSES VÉNITIENNES 1 vol.
PROSES DATÉES 1 vol.
L'ALTANA OU LA VIE VÉNITIENNE 2 vol.
LUI OU LES FEMMES ET L'AMOUR, suivi de DONC... et de
PARAY-LE-MONIAL 1 vol.
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE 1 pl.









clott 39

AR. 3

HENRI DE RÉGNIER
DE L'ACADEMIE FRANÇAISE

FACES ET PROFILS

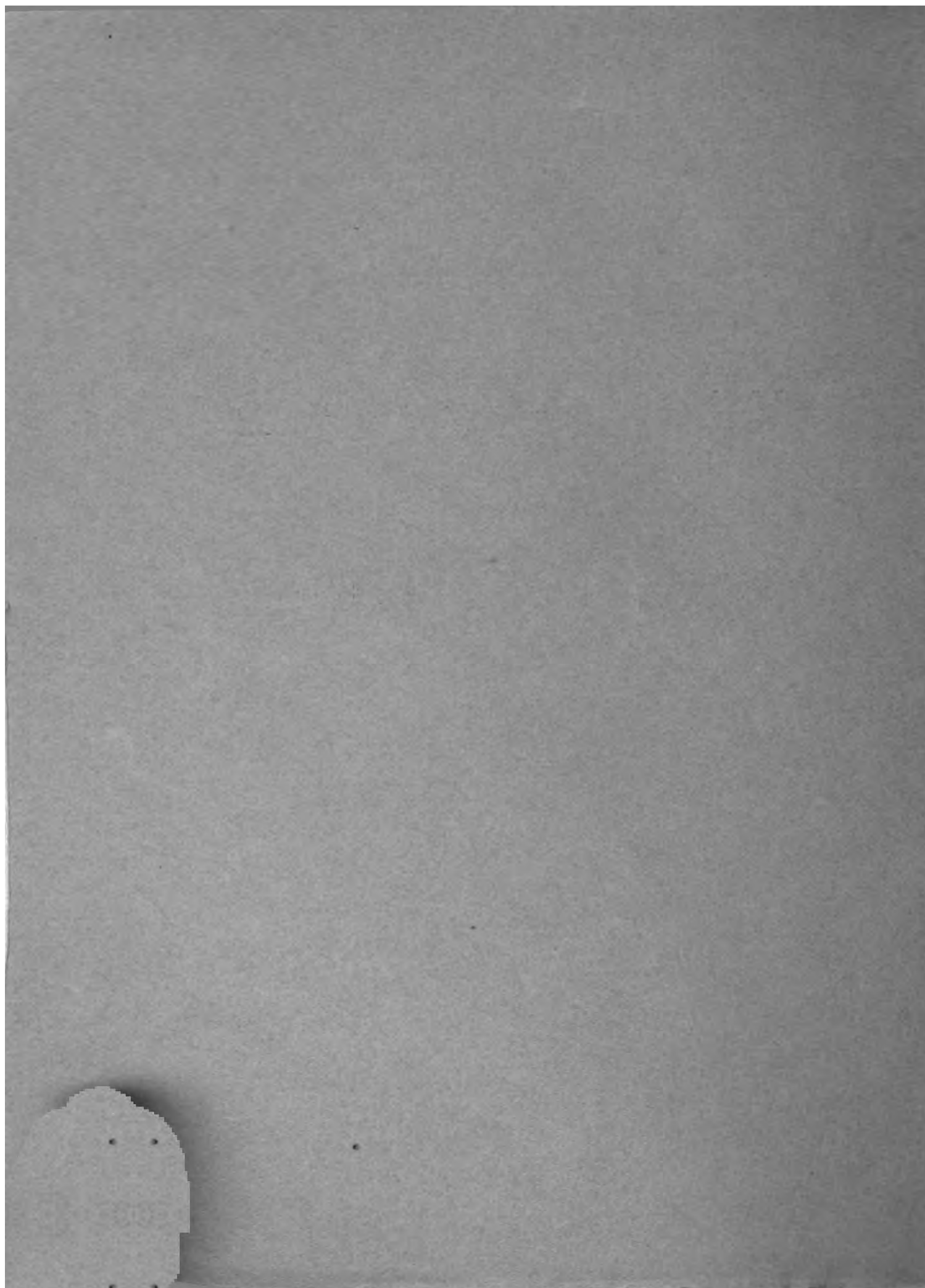
SOUVENIRS SUR

Villiers de l'Isle-Adam
Jules Laforgue
Stéphane Mallarmé



JACQUES BERNARD
« LA CENTAINE »
157, boulevard Saint-Germain, 157
PARIS-VI^e

N° 3



CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

STÉPHANE MALLARMÉ

DIX-NEUF LETTRES A EMILE ZOLA, *édition originale* avec une introduction de Léon Deffoux, un commentaire de Jean Royère, une lettre de Mallarmé en fac-similé et des notes, ex. sur vergé de fil Mont. 40 fr.

HENRI DE RÉGNIER

De l'Académie Française

L'AMOUR ET LE PLAISIR, *histoire galante*, avec 10 lithographies originales de R. MAC-CARTHY.

Les lithographies, tirées en noir, à la presse à bras, par E. Marchizet, ont été coloriées à la main, à l'aquarelle, par MARCEL RENOT. (Noter qu'il y a deux planches un peu libres.)

4 ex. sur Japon ancien à la forme, avec les lithographies en couleurs et une suite en noir *souscrits*

96 ex. sur vélin de cuve du Marais, fabriqué à la main, au filigrane de *la Centaine*, avec les lithographies en couleurs et une suite en noir sur Japon impérial 225 fr.

200 ex. sur vergé pur fil, avec les lithographies en couleurs 195 fr.

SEPT MÉDAILLES AMOUREUSES, *édition originale* avec des lettrines ornées, tirées en rouge.

Tirage 255 exemplaires.

Ex. sur beau vélin du Marais 28 fr.

(Tous autres papiers épuisés.)

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

TROIS PORTRAITS DE FEMMES : *Hypermnestra*, *Isabeau de Bavière*, *Lady Hamilton*. *Edition originale*; format in-16 double couronne.

480 ex. sur Montgolfier à 30 fr.

DON FRANCESILLO DE ZUNIGA

CHRONIQUE PLAISANTE DE DON FRANCESILLO DE ZUNIGA, DOMESTIQUE, FAVORI ET SECRÉTAIRE DE SA MAJESTÉ CHARLES-QUINT, *adressée par le même à Sa Majesté*.

Chronique du XVI^e siècle, traduite de l'Espagnol par PAUL-REDONNEL, avec introduction et notes sous couverture ornée, sur Alfa 20 fr.

